



ANGELICVM
ROMA
PONTIFICIA UNIVERSITÀ S. TOMMASO D'AQUINO

Les dominicains et la clef de la connaissance

Causerie avec les frères dominicains étudiant à Rome - 19 février 2023

Paul Murray, OP

Il m'a été demandé, en ce temps de récollection, d'aborder un sujet qui vous est déjà très familier, l'étude et la vie dominicaine. C'est un sujet sur lequel, bien sûr, vous êtes presque le public le plus informé que l'on puisse imaginer. Alors, ce matin, qu'est-ce que je peux espérer dire de nouveau, de frais, d'utile en quoi que ce soit ? Tout ce que je peux faire – et c'est un honneur et une humilité de le faire – c'est de partager avec vous quelques réflexions, quelques idées tels les quelques pains et poissons distribués à la foule. Vous-mêmes, bien sûr, serez en mesure d'apporter à tout ce que je dis vos propres idées, votre compréhension et votre vision particulières, et cela m'encourage à donner un point de départ.

1

S'emparer de la clef

Quel est le motif principal, la raison fondamentale pour laquelle on est envoyé à Rome comme frères dominicains pour étudier dans l'une ou l'autre des universités pontificales ? La réponse est simple : c'est, bien sûr, pour acquérir de nouvelles connaissances. Mais en quoi cette connaissance diffère-t-elle de celle que les étudiants des universités séculaires recherchent activement, que ce soit ici à Rome ou ailleurs dans le monde ? Il y a une phrase particulière que le Christ utilise dans l'Évangile de Saint Luc, chapitre 11, une toute petite phrase, mais qui peut, je le pense, nous aider à répondre à la question. Cette phrase apparaît au cours d'une conversation animée que le Christ a eue avec certains docteurs de sa propre génération, un groupe de docteurs de la Loi. À un moment donné, avec une passion étonnamment forte, voire presque féroce, le Christ fait référence à quelque chose qu'il appelle « la clef de la connaissance ». Ce qu'il a à l'esprit n'est pas, évidemment, une forme de connaissance académique simplement statique, mais plutôt une connaissance qui transforme, une connaissance qui a le pouvoir d'ouvrir une porte vers un nouveau monde de vérité et de liberté, une connaissance qui sauve.

À un moment donné, lorsque le Christ s'entretient avec les scribes, il a du mal à contenir sa colère. « Quel malheur pour vous, s'exclame-t-il, docteurs de la Loi, parce que vous avez enlevé la clef de la connaissance » (Lc 11, 52). La raison pour laquelle le Christ est dans une telle colère est que le groupe auquel il s'adresse, les docteurs de la loi, bien qu'on leur ait offert la formidable opportunité de recevoir « la clef de la connaissance », n'ont pas fait l'effort nécessaire pour s'en emparer. Ils étaient, semble-t-il, paresseux et complaisants. De plus, ils ont réussi à barrer le chemin à d'autres personnes de leur génération, probablement des non-docteurs, qui voulaient clairement entrer dans la maison de la connaissance, mais qui n'ont

finalement pas eu cette chance. « Vous-mêmes, dit le Christ aux docteurs de la Loi, n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés » (Lc 11, 52).

L'urgence de la déclaration du Christ est reprise des siècles plus tard par le bienheureux Jourdain de Saxe dans une lettre encyclique qu'il a envoyée à l'ensemble de l'Ordre. Jourdain était alarmé de découvrir que les jeunes hommes en formation ne s'engageaient pas suffisamment dans leurs tâches académiques. Il craignait que, par conséquent, ils ne parviennent pas à saisir la vision de l'Évangile et qu'ils se concentrent plutôt sur leurs piécettes et leurs dévotions personnelles. S'ils agissent ainsi, avertit Jourdain, les résultats seront graves. En plus de « négliger leur propre intérêt, ils priveront, note-t-il, de nombreuses personnes d'une chance de salut, alors qu'ils auraient pu les aider sur le chemin de la vie éternelle si seulement ils avaient étudié correctement ».¹

Il s'agit d'une connaissance éclairée par l'Évangile – une connaissance rédemptrice – qui, comme vous le savez, a été une préoccupation immédiate et majeure pour saint Dominique au début de l'Ordre. Et cela explique pourquoi il a envoyé ses jeunes frères dans les différentes universités d'Europe, agissant avec une urgence et une rapidité tout à fait remarquables. De toute évidence, les circonstances des temps avaient fait comprendre à Dominique que l'enjeu était de taille. Il s'est rendu compte que les gens de sa génération, comme ceux de chaque génération, périssent sans vision, sans l'aide, en d'autres termes, de ce que le Christ nomme, dans cette petite phrase significative, la « clef de la connaissance ».

En ce qui vous concerne, lorsque la période d'études à Rome sera terminée et que vous aurez réussi, supposons-le, tous vos examens, vous recevrez un diplôme bien mérité. Et cela, bien sûr, ne sera pas une petite joie, ni une mince réussite. Mais il y a autre chose que vous ramènerez chez vous et qui est bien plus important qu'un diplôme. Un diplôme, après tout, c'est quelque chose pour vous-même. Mais si, par une heureuse providence de la grâce et de travail acharnée, vos années à Rome vous permettent finalement de saisir « la clef de la connaissance », vous pourrez retourner dans vos différents pays et provinces avec un don *pour les autres*, une connaissance vivante de Dieu et de l'Évangile qui vous aidera à ouvrir les portes d'une nouvelle liberté d'esprit, d'une nouvelle profondeur de compréhension, d'une nouvelle plénitude de vie.

2

Colombes et corbeaux : Deux types d'étudiants

Dans l'un de ses commentaires bibliques, l'Aquinate oppose deux types d'étudiants très différents, l'un qu'il appelle corbeau et l'autre colombe. Le « corbeau » est l'étudiant dont le seul intérêt réel est son propre épanouissement et sa satisfaction intellectuelle. En revanche, l'autre étudiant est désintéressé, une « colombe » de la charité et de la compassion, un homme de prière, quelqu'un qui non seulement contemple, mais qui désire, et avec une grande urgence, partager avec les autres les fruits de son étude et de sa contemplation. C'est l'image de la colombe que saint Thomas a trouvée, bien sûr, dans le livre de la Genèse, la colombe qui revient rapidement à l'arche de Noé pour apporter la bonne nouvelle. En revanche, le corbeau, l'universitaire égocentrique, ne se préoccupe pas particulièrement des besoins des autres, ne s'intéresse pas du tout à ce que ses voisins peuvent endurer. Thomas écrit :

¹ Jourdain de Saxe, 'Lettre encyclique, mai 1233', dans *Early Dominicans*, pp.123-24.

Le corbeau n'est pas revenu vers l'arche, tandis que la colombe y est retournée portant un rameau d'olivier verdoyant. Ils volent comme des corbeaux, ceux qui ne reviennent pas vers l'arche par la disposition de la sainteté, car ils ne pensent à rien si ce n'est qu'à eux-mêmes, c'est-à-dire comment rechercher la vérité, à la manière des philosophes ; mais ils volent comme des colombes ceux qui et contemplent, et reviennent vers le prochain pour lui enseigner les réalités contemplées, ceux qui portent dans leur bouche le rameau de l'olivier verdoyant, dispensant au prochain l'huile de la miséricorde.²

Le frère Vincent Mc Nabb, un dominicain irlandais mais membre de la province dominicaine d'Angleterre toute sa vie, a fait remarquer un jour, alors qu'il donnait une conférence à ses frères dominicains : « Le monde attend ceux qui l'aiment Si vous n'aimez pas les hommes et les femmes, ne leur prêchez pas, prêchez-vous à vous-même !³ » Aucun d'entre nous, en tant que frère prêcheur, n'est envoyé à Rome pour se concentrer principalement sur sa propre carrière, ou pour impressionner les gens de chez lui, ou pour explorer, pour son propre plaisir, un domaine hautement spécialisé de la recherche universitaire. Mais si je découvre avec le temps que c'est, en fait, le *principal* motif qui me pousse à étudier, je serai devenu, ou je risquerai bientôt de devenir, l'un de ces corbeaux égoïstes dont parle saint Thomas. De plus, si, pendant la période de mes études, je ne possède pas au moins quelque chose de l'urgence ressentie par Dominique pour la tâche de la prédication, si je ne suis pas attentif jour après jour aux besoins graves et urgents de mes contemporains, et la signification de mon engagement à quotidien dans l'étude par rapport à ces besoins, alors, presque certainement, je serai devenu aussi indifférent aux besoins des autres que les scribes et les docteurs de la Loi du temps de Jésus.

3

Une famine spirituelle

Conscients chaque jour de la situation vraiment désespérée de tant de nos contemporains dans le monde, les études que nous entreprenons ici à l'Angelicum, et ailleurs à Rome, pourraient bien sembler, à l'occasion, quelque peu détachées de la réalité, une forme presque d'auto-indulgence. Absorbés par nos différentes tâches académiques, il pourrait sembler à un étranger que nous n'avons pas d'intérêt particulier ou de préoccupation pour ceux parmi nos contemporains qui ont le plus besoin d'aide. Devrions-nous, par conséquent, envisager d'abandonner toutes nos activités intellectuelles pour nous consacrer plutôt à répondre du mieux que nous pouvons aux besoins les plus pressants et les plus immédiats des plus pauvres parmi les pauvres de notre société ? L'expression « les plus pauvres parmi les pauvres » me fait immédiatement penser à la vie et à l'œuvre de Sainte Thérèse de Calcutta. Je me souviens qu'il y a de nombreuses années, alors que j'étudiais ici, à Rome, pour obtenir une licence en spiritualité, Mère Teresa a été invitée à venir parler pendant une demi-heure à l'un de nos cours. Elle a d'abord parlé de son travail, de la faim et de la dégradation des pauvres gens qu'elle et ses sœurs servaient à Calcutta et ailleurs. Mais elle a ensuite dit à la classe, et je ne l'oublierai jamais :

² Psaume LIV:5, Busa, Vol. 6, p.128.

³ Discours prononcé par McNabb lors d'une retraite en 1927. Voir: G. Vann O.P. (ed.), *An Old Apostle Speaks: Frère Vincent McNabb O.P.* (Oxford 1946) p.3.

Ne regardez pas par-dessus votre épaule la pauvreté de Calcutta et le travail que nous essayons d'y accomplir. Réalisez plutôt que la tâche qui vous a été confiée par Dieu au cours de ces années est d'accorder toute votre attention à l'étude. C'est votre vocation ici et maintenant, c'est votre appel. Oui, les pauvres du monde sont effectivement affamés de nourriture, mais il y a une autre sorte de famine dans le monde, et elle n'est pas moins profonde, pas moins terrible. Les gens cherchent désespérément à connaître le sens de leur vie, ils ont faim de la connaissance salvatrice de Dieu, ils ont faim de la vérité qui donne un sens, de la vérité qui sauve et libère. Qui répondra à ce besoin, qui répondra à cette faim, si des personnes comme vous n'accordent pas toute leur attention, au cours de ces années privilégiées, à une compréhension toujours plus profonde de la vision de l'Évangile ? Ne vous laissez pas distraire de votre tâche en regardant par-dessus votre épaule la pauvreté de Calcutta. Occupez-vous ici et maintenant de cette autre grave faim d'esprit qui existe partout dans le monde. Occupez-vous de la tâche nécessaire, indispensable, que Dieu vous a confiée.

Oui, en effet, la famine peut prendre des formes très diverses. Le bienheureux Humbert de Romans, dans son *Traité de la prédication*, attire notre attention sur une faim profonde dans la société qui ne doit jamais être négligée. « L'homme ne vit pas seulement de pain, déclare-t-il, reprenant les paroles du Christ, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Sans hésitation, Humbert affirme donc : « Si la prédication fait défaut, il y a famine spirituelle. »⁴

Si aujourd'hui, en tant que frères prêcheurs, nous avons à cœur de faire face à cette famine, soucieux d'apporter à ceux de nos contemporains qui sont spirituellement affamés l'aumône de la vérité, le pain de la compréhension, il nous faut avant tout nourrir notre propre esprit de ce pain, de cette vérité. En d'autres termes, dès que nous prenons conscience de notre pauvreté, nous devons étudier en profondeur la Parole de Dieu, non pas comme un simple texte isolé, mais comme une vérité vivante, une sagesse qui répond comme aucune autre sur terre aux besoins de l'heure présente. Car nulle part au monde, on ne trouve un enseignement qui réponde de manière plus complète et plus précise aux besoins les plus urgents de nos contemporains.

4

La grâce de l'attention

« Attention », ce mot revient à plusieurs reprises dans un remarquable document sur l'étude envoyé par Simone Weil en 1942 à son ami et confident spirituel, le Père Perrin, dominicain français de la province de Toulouse. Il s'intitule *Réflexions sur le bon usage des études scolaires en vue de l'amour de Dieu*. À un moment donné, parlant de l'utilité des études, Weil ose dire : « la formation de la faculté d'attention est le but véritable et presque l'unique intérêt des études ».⁵ Et elle ajoute : « Celui qui traverse les années d'études sans développer en soi cette attention a perdu un grand trésor ».⁶

Dans la même veine, saint Albert le Grand, dans l'une de ses homélies, parle de la nécessité d'accorder une attention toute particulière aux besoins des autres. Commentant l'invocation de

⁴ Humbert de Romans, 'Treatise on the Formation of Preachers', en: Simon Tugwell (ed.), *Early Dominicans : Selected Writing* (New York 1982) p.189.

⁵ Simone Weil, *Waiting on God*, traduit par E. Craufurd (Glasgow 1983) p.66.

⁶ *Ibid.*, p.75.

saint Paul en Romains 12, 15 : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent », Albert écrit : « [Saint Paul] veut dire que... vous devez rendre votre cœur semblable à celui de votre prochain, de sorte que lorsqu'il est heureux, vous êtes heureux, et que vous vous affligez avec lui lorsqu'il s'afflige. »⁷

Ce que nous pourrions appeler le don ou la grâce de l'attention est décrit pour nous dans les Actes du Chapitre Général de Providence (2001) par une expression brève mais pleine de sens : « compassion intellectuelle ». Cette phrase suggère que le point essentiel de l'étude dominicaine est d'être capable de partager avec les autres non pas simplement la vérité dans son objectivité immobile et détachée, mais la vérité dans sa forme la plus dynamique – la vérité, en d'autres termes, sous la forme d'une attention profondément intelligente et véritablement créative. *Misericordia Veritatis* est l'expression utilisée dans le texte pour la décrire – « la miséricorde de la vérité ». « L'étude, nous dit-on, nous aide à percevoir les crises, les besoins, les désirs et les souffrances de l'homme comme les nôtres ». Et encore : « La mission intellectuelle de l'Ordre nous appelle à partager non seulement les “*gaudium et spes*” [la joie et l'espérance], mais aussi les “*luctus et angor*” [la peine et l'angoisse] de notre temps ».⁸

Bien évidemment, cette idée n'est pas nouvelle. Elle exprime, en fait, la compréhension manifestement sage du sujet que possédait, il y a de nombreuses années, ici à l'Angelicum, le bienheureux Hyacinthe-Marie Cormier – la vision que Cormier avait des études dominicaines lorsqu'il a aidé à refonder notre université. Cormier a écrit, et ses mots sautent aux yeux quand nous les lisons : « L'étude des livres saints [de l'Écriture] exige de nous que nous acquérions les entrailles de la miséricorde et que nous les étendions. »⁹

5

Étude, liberté et sainteté

Trop souvent, dans la spiritualité contemporaine, nous sommes encouragés à croire que c'est le cœur qui nous rapproche de ceux qui souffrent, et non l'esprit, ni l'intelligence. En conséquence, le temps consacré à l'étude peut être perçu comme une entrave positive à l'aide aux nécessiteux et comme une entrave également à la poursuite de la sainteté. Parfois, nous sommes même encouragés à faire un voyage, un exode, hors de la captivité de l'intellect soi-disant sec et gris, vers les sources fraîches et vivantes du cœur.

Cependant, ce dualisme entre la tête et le cœur est quelque chose de tout à fait étranger à l'esprit et à la compréhension dominicaine. La bonté réelle, il est vrai, peut certainement être considérée comme la sainteté du cœur, puisque c'est de là que naît la charité. Mais la réflexion, une réflexion sérieuse sur l'Évangile et sur le monde dans lequel nous vivons, peut elle-même être une forme de sainteté, et une forme nécessaire. En conséquence, les Dominicains de toutes les époques ont tendance à insister sur le fait qu'il ne peut y avoir d'éveil sérieux à Dieu sans un éveil de l'esprit. En effet, en tant que disciples de la Parole, nous découvrons à la fin, sinon au début, de nos études que, si la bonté peut effectivement être la sainteté du cœur, la vérité est la sainteté de l'esprit.

⁷ Saint Albert le Grand, en : *Recherches de Théologie Ancienne e Médiévale* (1969) p.121 ; cité dans : S. Tugwell (ed.), *Albert and Thomas*, (New Jersey 1988) p.36.

⁸ Prologue, 'La vie intellectuelle', *Actes du Chapitre électif des Frères de l'Ordre des Prêcheurs, Providence 2001*, no.109 (Rome 2001) p.46.

⁹ Gilles Berceville y Guy Bedouelle (eds.), *Le Père Cormier: Être à Dieu*, (Paris. 1994) p.128.

Une grande partie de la discipline intellectuelle exigée des dominicains qui sont appelés à faire des études supérieures est ce que nous appelons l'études. Mais quel rôle exact joue l'étude dans la vie de l'Ordre et dans la vie de l'Église ? Quelle est l'importance de sa contribution ? Frère Simon Tugwell, dans un article court mais perspicace intitulé *Scholarship, Sanctity and Spirituality*, souligne que « les études aident à maintenir ouvertes ou à rouvrir les options qui existent réellement dans l'Église ». ¹⁰ Il rappelle que Thérèse d'Avila préférerait toujours des directeurs instruits à des directeurs simplement pieux. Les directeurs spirituels mais non instruits étaient à l'étroit dans leur propre expérience ; ils ne connaissaient qu'une seule façon d'être chrétien. En revanche, « les directeurs instruits ... étaient plus libres, précisément en raison de leur connaissance, plus *libres de* reconnaître comme légitimes des manières d'être chrétiennes qui ne faisaient pas partie de l'*ethos* dominant ». ¹¹ Bien sûr, en réalité, les gens sont souvent influencés par les modes de leur génération. Et cela est vrai pour la spiritualité comme pour tout le reste. Ce que l'étude, à son meilleur, peut nous aider à voir, c'est que l'authentique tradition évangélique n'est pas limitée par les modes dominantes de pensée et de sentiment d'une génération particulière.

6

L'aventure de l'étude

L'exemple le plus notable, dans l'histoire dominicaine, d'un érudit et d'un théologien dont le travail a contribué à libérer sa propre génération et les générations suivantes de la tyrannie d'une vision unique, est saint Thomas d'Aquin. Son premier biographe, Guillaume Tocco, souligne la nouveauté de l'approche de Thomas sur presque tout. « Dans ses cours, écrit Tocco, il soulevait de *nouvelles* questions, découvrait une manière *nouvelle* et claire de les résoudre, et utilisait de *nouveaux* arguments pour parvenir à ces solutions. » ¹² Une grande partie de notre héritage en tant que dominicains est la tradition thomiste, un don, un héritage, qui a une valeur presque incommensurable. Mais, il va sans dire que jamais, ni le thomisme ni son texte le plus célèbre, la *Somme de théologie*, ne devraient être présentés comme un livre de réponses figées. Cela suggérerait aux étudiants en philosophie et en théologie, engagés dans la recherche de la vérité, qu'il n'y a plus d'aventure possible, comme si la vérité elle-même, il y a des siècles, avait déjà été entièrement connue, systématisée et exprimée dans des formules éternellement fixes.

Ce n'est pas ce que Thomas d'Aquin croyait – pas un seul instant – et ce n'est pas non plus la vision des dominicains après lui, comme Catherine de Sienne, Jean Tauler, Bartolomé de Las Casas, Garrigou-Lagrange et Yves Congar. En ce sens, je trouve plutôt triste et en même temps quelque peu désopilant de rappeler une remarque faite sur la *Somme*, il y a plusieurs décennies, par un certain archevêque dominicain. S'adressant à un groupe de novices, il déclara : « Assurez-vous que vous lisez tous la *Somme* de Thomas d'Aquin. Elle contient cinquante-six mille réponses à tous ceux qui critiquent l'Église catholique ! ». Saint Thomas, s'il entendait cette déclaration, se retournerait sûrement dans sa tombe !

¹⁰ Simon Tugwell, O.P., *Scholarship, Sanctity and Spirituality*, Discours prononcé à l'Université Gonzaga aux Etats-Unis et publié sous forme de brochure (Spokane 1983) p.3.

¹¹ Ibid.

¹² Guillermo de Tocco, *Vita S. Thomae Aquinatis*, in: *Fontes Vitae S. Thomas Aquinatis*, Fasciculus II, ed. D. Prümmer (Toulouse 1924) p. 81.

Quel devrait donc être l'objectif des frères dominicains étudiant à Rome ? Tout d'abord et avant tout, il devrait, bien sûr, être de croître dans la connaissance de la tradition dogmatique et spirituelle vivante de l'Église, ce qui exige non seulement un travail acharné et un esprit sain de recherche passionnée, mais aussi fondamentalement un esprit fondamental d'humilité. Cependant, pour qu'une véritable croissance ait lieu, il faut que dans ce processus d'apprentissage entrent les questions soulevées par la propre expérience de l'étudiant. Dans la huitième des *Neuf manières de prier* de saint Dominique, nous avons un exemple impressionnant d'un homme qui apporte tout son être – esprit, cœur et âme – dans un lieu de réflexion et de prière, un homme manifestement à l'aise avec Dieu et, par conséquent, qui n'a pas peur d'exprimer les pensées et les sentiments qui peuvent surgir. « Et comme s'il disputait avec un compagnon par gestes et en pensée, il semblait, auditeur tantôt impatient, tantôt tranquille, débattre, lutter, rire et pleurer à la fois [...] de nouveau parler silencieusement et se frapper la poitrine ». ¹³

Bien que Dominique, nous dit-on, se soit assis pour lire un livre, il n'est clairement pas engagé dans une étude formelle. Il s'agit plutôt d'une méditation ou d'une *lectio divina*. Néanmoins, l'espace, la révérence, que Dominique accorde ici à ses propres pensées et sentiments dans la recherche de Dieu devrait, je pense, encourager ceux d'entre nous qui sont impliqués dans la tâche d'étude à ne pas rejeter comme distrayantes ou sans importance les questions qui surgissent également du poids et de la pression de notre propre expérience. Ce genre d'engagement personnel avec l'autorité et le génie de la grande tradition aide à transformer la tâche acharnée de l'étude en une aventure.

7

De la connaissance à la sagesse

Aujourd'hui, nous sommes entourés de nombreuses formes nouvelles d'apprentissage et de réseaux sociaux qui accaparent notre attention : pages web, fichiers audio, YouTube, Twitter, Facebook, etc. Nous assistons à ce que l'on a appelé, à juste titre, une « explosion de l'information ». Il s'agit d'un « tsunami » virtuel de *connaissances*. Et pourtant, toutes les informations du monde ne s'ajouteront jamais à cette connaissance éclairée, à la fois simple et profonde, que nous appelons « sagesse ». Il y a de nombreuses années, le poète T.S. Eliot a posé une question qui reste, je crois, aussi pertinente que jamais :

Où est la sagesse que nous avons perdue par le savoir ?

Où est le savoir que nous avons perdu par l'information ?¹⁴

La sagesse, pourrait-on dire, est une connaissance qui passe directement dans le sang et qui change la vie d'un homme. Elle affecte tout son être. Et il va sans dire que c'est le genre de connaissance qui, au fil des siècles, a transformé la vie et les écrits des saints dominicains que nous admirons le plus. Si, en ce moment, nous pouvions parler directement avec l'Aquinate et lui demander comment il a pu devenir un si grand étudiant, un homme de sagesse vraiment profonde, je ne doute pas qu'il donnerait la même réponse qu'il a donnée il y a des siècles à ses

¹³ *The Nine Ways of Prayer of St Dominic*, Prayer 8, en: *Early Dominicans*, p.101.

¹⁴ T.S. Eliot, 'Chorus from the Rock', en: Id., *Complete Poems and Plays* (London 1952) p.96.

frères dominicains, à savoir que « la prière et l'aide de Dieu lui ont été d'un plus grand secours dans la recherche de la vérité que son intelligence naturelle et son habitude de l'étude ».¹⁵

La sagesse est la connaissance la plus critique lorsqu'il s'agit de l'apostolat de la prédication et de l'enseignement. Comment, alors, devrions-nous nous préparer à recevoir ce don, cette grâce ? Existe-t-il un moyen, une pratique, qui puisse contribuer à la transformation de la connaissance en sagesse ? La réponse est, bien sûr, une pratique que vous connaissez bien. C'est l'humble pratique quotidienne de la prière privée et, avec cela, le don, le défi aussi de garder la foi au jour le jour avec la pratique dominicaine ordinaire de la prière communautaire.

La tâche du prédicateur est succinctement, brillamment, résumée dans la phrase « *contemplata aliis tradere* », transmettre aux autres les choses contemplées.¹⁶ Une partie de cette tâche, une partie énorme, implique l'acquisition, par une étude dévouée, de connaissances sur l'Évangile que nous sommes ensuite heureux et prêts à communiquer aux autres. Mais cela ne décrit pas la totalité de la tâche, loin de là. Car l'expression « *contemplata aliis tradere* », si elle n'est pas comprise correctement, peut facilement donner l'impression, l'impression *erronée*, que les prédicateurs, lorsqu'ils réfléchissent aux mystères de la foi, contrôlent complètement et parfaitement le processus, là, assis à leur bureau, prenant des notes érudites sur l'Évangile afin de transmettre l'information aux autres.

Dans la préparation en vue de la prédication, cependant, il arrive un moment où quelque chose de plus est exigé de nous en tant que prédicateurs. Car la prière honnête exige tôt ou tard que, pendant le temps de prière, nous sortions de notre zone de confort et que nous soyons prêts, à la manière de saint Dominique en prière, à prendre un risque. Cela exige que je me tienne devant Dieu tel que je suis, nu et désireux, vulnérable et dans le besoin. Cela impliquera, oui, une recherche précise de Dieu de ma part, et une contemplation de Dieu. Mais cela impliquera aussi, et c'est bien plus important, que Dieu me contemple, que la lumière, l'amour et la puissance de Dieu aient un effet sur mon cœur et mon âme, sur mon esprit et mes sens. Bien plus important, donc, que le fait que je cherche Dieu, c'est le fait que Dieu me cherche, que Dieu sonde mon cœur, que Dieu mette mon cœur à l'épreuve, que Dieu impose des exigences au prédicateur.

Parmi les nombreux défis auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui en tant que prédicateurs, le plus exigeant de tous est peut-être l'appel à aller dans la brèche de la prière, et d'une certaine manière à trouver le courage de rester immobile dans la radiance de l'examen divin, exposé dans toute notre fragilité et notre vulnérabilité humaines. C'est là, dans ce lieu qui peut sembler et être ressenti parfois comme si obscure, froid et vide, que la lumière et le feu prennent leur source – la lumière de la connaissance de Dieu et le feu de la grâce de la prédication.

J'ai évoqué plus haut les docteurs de l'époque de Jésus qui n'ont pas su profiter de la grande opportunité qui leur était offerte de s'emparer de la clef de la connaissance. En revanche, ce qui m'a impressionné au fil des ans, en ce qui concerne les frères étudiants qui sont venus à Rome pour poursuivre leurs études, c'est que, presque sans exception, ils ont été plus que disposés à saisir à deux mains l'occasion qui leur était offerte par l'Ordre. Cependant, s'il y a une critique à faire, et c'est une critique que je me fais à moi-même, c'est que parfois nous nous concentrons si intensément sur nos tâches académiques que nous risquons de négliger d'autres défis clefs et d'autres besoins, notamment le besoin d'une prière constante et dévouée. Après toutes nos

¹⁵ Bernard Guidonis, *The Life of St Thomas Aquinas*, 15, ed. Kenelm Foster (Londres 1959) p.37.

¹⁶ *ST*, III. q.40, a.1, ad 2.

années d'étude à Rome, il serait vraiment dommage que nous rentrions dans nos provinces, décidément plus éclairés qu'avant, oui, et plus savants, oui, et manifestement plus intelligents, mais peut-être pas plus sages d'un iota !

Personne n'a été plus dévoué à l'étude que le frère Thomas d'Aquin. Mais il est resté toute sa vie un homme d'humble et profonde dévotion. Il avait bien compris qu'une vie exclusivement consacrée à l'étude était une vie à risque. Selon l'un de ses contemporains, Bernard Gui, « pour pallier l'aridité qui résulte si souvent d'une pensée spéculative abstraite et subtile »,¹⁷ le frère Thomas consacrait un certain temps à la lecture d'œuvres qui parlaient plus au cœur qu'à la tête, par exemple, des textes des Pères du désert. Cette humble pratique, poursuit Gui, « faisait du bien à son cœur en augmentant sa dévotion et à son intelligence en approfondissant ses considérations ».¹⁸

Lorsqu'un savant adopte une approche exclusivement scientifique ou académique pour sa vie et son travail, il en résulte presque inévitablement une fadeur et une sécheresse d'esprit malheureuses, une atrophie des facultés. C'est ce qui est arrivé, il y a deux siècles, au grand scientifique anglais Charles Darwin. Dans son autobiographie, il fait cet aveu surprenant : « Mon esprit, écrit-il, semble être devenu une sorte de machine à broyer des lois générales à partir de grandes collections de faits ».¹⁹ Quel triste destin pour un savant ! Nous pouvons seulement espérer et prier pour qu'aucun thomiste, jeune ou vieux, ne se retrouve jamais à adopter une approche aussi froide et machinale de l'aventure de l'étude et de la recherche.

En ce qui concerne les activités intellectuelles en général, il est bien sûr exigé de nous que, dans nos études, nous soyons aussi rigoureusement scientifiques que possible, et aussi bien instruits que possible des doctrines salvatrices de la tradition catholique authentique. Mais quelque chose d'autre est requis, surtout si nous sommes appelés à être des prédicateurs. C'est une chose sur laquelle saint Jean-Paul II a attiré une attention particulière. Dans son ouvrage semi-autobiographique *Donum et Misterium*, il écrit : « Le ministre de la Parole doit posséder et transmettre cette connaissance de Dieu qui n'est pas un simple dépôt de vérités doctrinales mais une expérience personnelle et vivante du mystère ».²⁰

Nous sommes tous conscients, je pense, de l'écart qui existe entre la simple connaissance académique et la connaissance qui est une expérience de foi vivante. Ce qui m'a toujours impressionné chez les enseignants et les prédicateurs de l'Ordre de saint Dominique et que j'admire le plus, c'est que, bien que tous, comme nous, aient fait l'expérience au début de la conscience aiguë et humiliante du fossé « entre "savoir" et "savoir de toute son âme" »,²¹ ils ont appris avec l'aide de Dieu, au cours d'une vie d'abandon aux exigences de l'étude, de la vie fraternelle et de la vie de prière, à abolir cette distance.

8

La sagesse et la croix

C'est la prière, comme on l'a déjà noté, qui, plus que toute autre chose, aide à transformer la connaissance en sagesse. Mais il y a aussi quelque chose d'autre qui peut réaliser, je crois, ce

¹⁷ Ibid., p.38.

¹⁸ Ibid.

¹⁹ *Charles Darwin : His Life told in an Autobiographical Chapter and in a Selected Series of his Published Letters*, ed. Francis Darwin (New York 1893) p.54.

²⁰ Pope John Paul II, *Gift and Mystery: On the Fiftieth Anniversary of My Priestly Ordination* (New York 1996) p.111.

²¹ Une phrase du philosophe français Gustav Thibon. Elle apparaît dans son Introduction à *Gravity and Grace* de Simone Weil, trans. Arthur Wills (New York 1952) p.5.

même type de transformation. C'est la réalité de la croix dans nos vies. John Henry Newman, saint John Henry Newman, dit du prédicateur que s'il n'a jamais vraiment souffert dans sa vie, il prêchera presque inévitablement des sermons superficiels, utilisant la Parole de Dieu « à ses propres fins ».²² En fait, il ne fera que parler de lui-même. Newman fait ensuite remarquer, et ses mots sont mémorables : « Mais que son cœur soit finalement labouré par un chagrin aigu ou une profonde anxiété, et l'Écriture est un livre nouveau pour lui ».²³

Les difficultés et les défis que nous rencontrons en tant que frères étudiants ici à Rome, bien qu'ils puissent sembler légers comparés aux souffrances des autres, sont néanmoins bien réels. Pour certains, l'épreuve est le fait de vivre loin de chez soi, dans un pays étranger, et d'être privé, par conséquent, de l'ordinaire d'un apostolat dominicain actif. Pour d'autres, l'épreuve peut être les études elles-mêmes, le défi de faire face à des sujets nouveaux et difficiles et aussi, admettons-le, à des professeurs nouveaux et parfois stricts ! Je trouve encourageant de noter ici que Thomas d'Aquin lui-même a dû faire face à ses propres défis en tant que jeune frère étudiant. Un manuscrit a survécu de la main de Thomas, un fragment d'une copie par Thomas d'un commentaire composé par Albert le Grand sur le Pseudo-Denys.²⁴ Sur trente-huit lignes de manuscrit, on trouve un nombre surprenant d'erreurs commises par Thomas. À un moment donné, le jeune érudit omet même une ligne entière ! Nous voyons ici le grand Thomas sous les traits d'un jeune étudiant faillible, un jeune homme dévoué à sa tâche mais qui, comme nous tous, n'est pas toujours capable d'y arriver !

Un sage dominicain m'a fait remarquer il y a des années que, si un frère a un problème quelconque, quel qu'il soit, et qu'il vient à Rome pour étudier, Rome fera remonter ce problème à la surface. C'est exagéré, bien sûr, mais il pourrait y avoir quelque chose de vrai dans tout cela. Si nous nous trouvons loin de la pression ordinaire et heureuse de l'apostolat à la maison, il n'est pas surprenant que nous commençons à nous sentir comme si notre vie était en quelque sorte suspendue. En conséquence, nous pouvons être frappés par un sentiment nouveau et inattendu de vulnérabilité et, en même temps, par quelques chocs pénétrants de connaissance de soi. Cela peut être humiliant, bien sûr, mais les nouvelles connaissances acquises au cours de ce processus peuvent, à mon avis, être aussi importantes que toutes les nouvelles connaissances académiques que nous avons acquises.

Les difficultés que nous rencontrons au jour le jour dans notre vie et dans nos études, et même parfois les échecs réels à atteindre nos objectifs académiques, pourraient en fin de compte avoir autant de valeur que nos réussites. Pourquoi ? Parce qu'elles contribuent à éveiller en nous la grâce de l'attention aux autres. Nos difficultés, souligne l'Aquinate dans la *Somme*, nous aident à pleurer sur les malheurs des autres comme s'ils étaient les nôtres. Il en va tout autrement, dit-il, de ceux qui réussissent toujours, « ceux qui se considèrent si heureux et si puissants qu'ils s'imaginent qu'aucun malheur ne peut leur arriver : ceux-là n'ont pas de pitié ». Et Thomas conclut : « Ainsi, c'est toujours un manque en nous qui nous pousse à la miséricorde (*semper defectus est ratio miserendi*) ».²⁵

Il est naturel, bien sûr, de prier pour que ce « défaut » soit éliminé. Saint Paul, nous le savons, a souffert de ce qu'il appelait « une écharde dans la chair ». Par trois fois, il a supplié le Seigneur

²² John Henry Newman, *An Essay in Aid of a Grammar of Assent* (London : Burns, Oates & Co, 1874) p.62.

²³ Ibid.

²⁴ Leonard Boyle discute de ce manuscrit particulier dans son essai "St Thomas d'Aquin et le troisième millénaire". Voir *Omnia disce : Medieval Studies in Memory of Leonard Boyle*, OP, ed. Anne J. Duggan et Joan Greatrex (New York 2005) pp.294-95.

²⁵ *ST*, II II, q.30, a.2.

de le libérer de « la piqûre et de la résistance de sa chair », mais sans succès. Dieu le Père, s'adressant directement au dilemme de Paul dans *Le Dialogue* de Catherine de Sienne, fait la remarquable déclaration suivante :

Pouvais-je ou ne pouvais-je pas cependant délivrer Paul et mes serviteurs de ces révoltes des sens ? Oui, assurément. Pourquoi donc ma providence ne le fait-elle pas ? Pour leur procurer un sujet de mérite, et pour les maintenir dans la connaissance d'eux-mêmes qui leur inspire la véritable humilité. C'est encore pour les rendre miséricordieux à l'égard du prochain, et compatissants à leurs peines sans aucune dureté. Ils auront en effet bien plus de compassion pour ceux qui sont dans la souffrance et dans la tribulation, s'ils font eux-mêmes l'expérience des mêmes.²⁶

9

Sagesse et joie

Si l'Aquinate était parmi nous ce matin, et qu'il nous donnait cette conférence, que nous dirait-il ? Eh bien, il nous encouragerait, je n'en doute pas, à nous consacrer de tout cœur à la tâche de l'étude, et à en faire autant que possible une joie et une aventure. Mais Thomas nous ferait également remarquer, comme il le fait dans la *Somme*, qu'il y a des moments où nous devons nous arrêter et « relâcher la tension de l'étude mentale »²⁷. Sinon, l'étude pourrait bien ne devenir pour nous qu'une corvée et une oppression. Il recommande donc, en guise de pause, tout ce qui nous procure une joie et un plaisir évidents. Dans notre cas, ce qui nous vient immédiatement à l'esprit, c'est le sport, la musique, les randonnées dans les collines autour de Rome. J'ajouterais à cette liste le fait de trouver du temps pour lire en dehors de son propre champ d'intérêt académique, en lisant de la grande littérature, par exemple, les grands romans et les grands poèmes, et, de cette façon, en entretenant les sources du cœur et de l'imagination.

Lorsque le dominicain irlandais Leonard Boyle était étudiant à Oxford, il y a de nombreuses années, il est tombé sur un texte de Hugues de Saint-Victor qui l'encourageait à garder son esprit et son cœur ouverts à des mondes extérieurs à son propre domaine de spécialisation. Ce texte, dans l'original latin, peut maintenant être vu inscrit sur la tombe de frère Leonard dans l'église inférieure de San Clemente, ici à Rome. En latin, le texte commence par « *Omnia discite* ». En français, on pourrait traduire ainsi : « Apprends tout. Après, tu découvriras que rien n'est perdu. Une science étroite n'est pas plaisante ».²⁸ La mention du mot « plaisante » est révélatrice. C'est peut-être un ingrédient inattendu mais essentiel de la spiritualité dominicaine depuis le tout début. Il est présent dans la *Vitas fratrum*, et il est présent dans la *Somme*. Ainsi, l'Aquinate s'inscrivait complètement et heureusement dans l'esprit et la tradition dominicaine quand, dans la *Somme*, il a pris à partie ces personnes qui sont si sérieuses à propos d'elles-mêmes qu'elles ne disent jamais rien de risible ou d'amusant (*nec ipsi dicunt aliquidulum*) mais qui, au contraire, essaient toujours d'entraver le plaisir ou l'amusement des autres.²⁹ Selon Thomas, ces personnes ne sont pas seulement d'une compagnie désagréable, elles sont aussi moralement suspectes. Il écrit : « Or ceux qui refusent le jeu "ne disent jamais de drôleries et

²⁶ Sainte Catherine de Sienne, *The Dialogue*, 145, trans. Suzanne Noffke (New York 1980) p.305.

²⁷ *ST*, II II, q.168, a.2.

²⁸ Hugh de St Victor, *Didascalicon* 6.3, ed Buttimer, 113-17, trans. Franklin T. Harkins, en *Interpretation of Scripture : Theory*, ed. Franklin T. Harkins et Frans van Liere, p.166.

²⁹ *ST*, II II, q.168, a.4.

rebutent ceux qui en disent”, parce qu'ils n'acceptent pas les jeux modérés des autres. C'est pourquoi ceux-là sont vicieux [*vitiosi sunt*], et on les appelle “pénibles et mal élevés”». ³⁰

Ce matin, nous sommes réunis ici pour une retraite. Si nous étions dans une salle de classe, et non en retraite, il y a beaucoup de choses que Thomas d'Aquin aurait sans doute envie de nous dire. Mais, pour l'instant, je pense que cela vaut la peine de nous demander ce que Thomas aimerait dire ici et maintenant s'il était invité à parler ? En l'occurrence, il y a une phrase particulière qui me vient à l'esprit. Elle est tirée du commentaire de Thomas sur la lettre de saint Paul aux Philippiens. Thomas choisit parfois de paraphraser Paul, mais cette fois-ci, il va encore plus loin et prolonge le texte, trahissant ainsi la force et la profondeur de sa passion d'érudit et de prédicateur pour communiquer aux autres quelque chose de la grâce et de la liberté extraordinaires qu'il expérimente en connaissant Jésus Christ.

Permettez-moi donc de conclure cet exposé en lisant le texte lui-même, la déclaration que, j'en suis persuadé, Thomas voudrait faire à chacun d'entre nous, ici, ce matin, en retraite : « Je désire que vous soyez dans les entrailles de Jésus Christ, c'est-à-dire que vous l'aimiez intimement afin que vous soyez aussi aimé de lui ; car la vie humaine consiste en cela ». ³¹

³⁰ Ibid.

³¹ *Super epistolam ad Philippenses lectura*, ch 1, lect. 2, 15, dans *Super epistolas*, Vol 2, p.93.